

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 18

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

voici tout près de nous, dans l'humble village du Jorat, le « Théâtre de la couleur » que rêve l'hypersensitif Gabriele d'Annunzio et qu'il annonce à grand renfort de réclame pour l'hiver prochain, à Paris.

Aliénor fait en ce moment une brillante carrière, mais une carrière que les circonstances de l'exécution rendront forcément éphémère. Allez, vous tous qui êtes altérés, allez apaiser votre soif d'idéal à cette source d'eau vive... Et appelons de tous nos vœux l'œuvre future dans laquelle le quatuor désormais inséparable de MM. René et Jean Morax, G. Doret et A. Hugonnet — aidé de ses collaborateurs au nombre desquels je citerai seulement Mlle Descoubès, MM. J. Bonarel et J. Tissot — créera pour la joie de nos esprits, de nos cœurs, de nos sens, de nouvelles visions d'art. G. H.

~~~~~

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro :

GEORGES HUMBERT : *Le Psaume C.* de Max Reger.

~~~~~

La Musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

Les Fêtes de Munich

— SEMAINE DE SCHUMANN —

Il serait peut-être téméraire d'affirmer que le moment le plus palpitant des dernières fêtes Schumann à Munich ait été celui où, le rideau du Théâtre des Artistes relevé, nous vîmes apparaître non point le parfait quatuor Petri, Erdmann Warwas, Spitzner et Georg Wille, que nous attendions, mais bien une lente maritorne armée d'une ramassoire et d'un balai. Ayant traversé avec circonspection la scène de gauche à droite, devant la rangée d'arbustes en pots simulant un bosquet, il ne lui reste, paraît-il, qu'à provoquer une nouvelle salve d'applaudissements, en récidivant avec embarras de droite à gauche derrière les verdure. Ce sont-là menus incidents qui ont le grand tort de rompre le recueillement d'une foule. N'est-ce pas dès lors beaucoup vanter les quatuors en *la* majeur op. 41, N° 3 et *mi* bémol majeur op. 47 et la façon dont ils nous furent présentés, que de constater que personne, à la sortie de cette matinée exquise, ne se souvenait même de l'épisode burlesque. Et puis, qui n'a pas entendu l'op. 12 (*Fantaisies*) ou le concerto en *la* mineur op. 54 exécutés par Wilhelm Backhaus n'est peut être pas susceptible de se représenter l'émotion intime et sacrée que Schumann au piano peut produire jusque dans une salle de concert.

Fut-ce la plus vaste du monde, comme celle destinée aux Fêtes Strauss et à la symphonie de Mahler, qu'inaugura la veille, vendredi 20 mai, le *Konzertverein* sous la direction Ferdinand Lœwe avec, outre le concerto en question, la I^{re} et la IV^{me} symphonies. MM. Lœwe et Backhaus sont du reste des natures du même genre. Pathétique discret, réserve et profondeur, pudique enthousiasme, tendresse voilée, énergie concentrée, voilà pour le *moral*, si je puis ainsi dire de leur interprétation. Et il y a toutes les qualités en quelque sorte *physiques* : soin, proportions et valeurs, nuances, propreté et grâce. Et en outre quelle pénétration des textes ! Même soin qu'aux symphonies apporté au *Manfred*... Mais que ce genre mélodrame est donc détestable ! Et que Schumann lui-même y est mal à son aise ! Quant à la fameuse ouverture, si noire, si désespérée au sens de certains, je m'efforce en vain de l'entendre beaucoup plus subjective — on veut y voir une confession personnelle — que celles de Berlioz ou celle de *Faust* de Wagner, à peine autant que celles de Beethoven. En revanche, je la concède bien volontiers un portrait psychologique analogue à ceux de *Coriolan*, d'*Egmont* ou du *Roi Etienne*. Mais de là à y reconnaître Schumann, penché sur une image de la folie dont il se sent atteint, il y a de la marge. Vraisemblance et chronologie s'y opposent. Voulez-vous les noms des solistes de cette « copie » *Manfred* : Tilly Cahnbley-Hinken, M^{me} Charles Cahier, Jean Buysson, Alexandre Heinemann. Je lâche les déclamateurs sauf M. Carl von Pidoll pour ce qu'il nous a donné l'hiver passé une soirée d'orchestre (avec la IV^{me} de Bruckner) où il s'est démontré un directeur avec lequel nous compterons dans un avenir proche.

La seconde matinée nous valut une vingtaine de lieder, duos et chœurs *a cappella*. Mêmes solistes que pour *Manfred*. Le chœur des esprits d'Arimann avait été chanté la veille par la Société oratoire d'Augsbourg et avec quelle puissance vraiment infernale ; les chœurs *a cappella* le furent par la société *ad hoc* de Vienne sous la direction Eugène Thomas. Cette société, le lendemain, donnait à son compte un admirable concert devant un amphithéâtre à peu près vide. Et cependant quel programme ! Entr'autres l'un des plus beaux motets de Bach : *Jesu, meine Freunde*, l'*Ave verum* de Mozart, un *Graduel* de Bruckner, de l'Orlando Lasso et de Ludwig Senfl, et deux des six chœurs d'après Eichendorf de Hugo Wolf.

Mais revenons à Schumann. Les fêtes de Munich nous l'ont-elles révélé sous un jour nouveau ? Oui, seulement si nous opposons nos impressions d'hier, et du reste de toujours à l'image que se font de Schumann quelques-uns de ses commentateurs attirés en France. A l'homme d'un unique amour et d'une incurable maladie auxquels ils veulent rapporter l'œuvre presque entier, nous préférons le naturaliste, l'humoriste, le lettré et le penseur capables de créer pour le plaisir de créer. Cela et non le lyrique qui continuellement s'avoue, se raconte, s'étudie et ne s'intéresse qu'à lui-même. Un Schumann frère de René m'apparaît une profonde erreur ou un gros malentendu. Ce serait trop prendre une partie de l'œuvre et de la vie pour le tout. Bel arbre foudroyé, mais bel arbre d'abord.

L'organisation de ces concerts a été, grâce à MM. Gutmann et Kauder, ce que sont toujours ces fêtes à Munich. Quant à la nouvelle salle, les descriptions illustrées en vont courir dans toutes les revues d'art du monde avant peu. J'aimerais pouvoir vous dire que l'acoustique en est excellente. Peut-être le sera-t-elle pour Mahler. Pour Schumann c'était, il va de soi, trop vaste et pas assez recueilli. Et puis, selon les places, cette acoustique est fort variable.

N'importe, on nous promet de remédier petit à petit à tous inconvénients. Les voies d'accès, foyers, promenoirs, et l'aspect même du double podium sont d'une grande beauté.

WILLIAM RITTER.

BELGIQUE

Les derniers événements musicaux importants dans notre pays se sont concentrés à Bruxelles où l'Exposition attire d'ailleurs les habitants des provinces et pas mal d'étrangers. Les concerts, peu nombreux, sont plutôt délaissés en faveur du théâtre de la Monnaie qui a du reste offert un choix imposant de chefs-d'œuvre ou de nouveautés sensationnelles. Seul, un cycle Gluck (les deux *Iphigénie*, *Alceste*, *Armide* et *Orphée*) n'a pas semblé intéresser grandement le public auquel la grandeur simple et sobre de ce maître ne dit probablement pas grand'chose. — En vérité, Gluck ne supporte pas la médiocrité ni même une honorable moyenne ; les interprétations doivent être absolument supérieures, et ce ne fut pas tout à fait le cas, à part quelques rares exceptions. D'un bien autre éclat furent les représentations allemandes de l'*Anneau du Nibelung* ; le théâtre était bondé et l'enthousiasme très grand. Mais aussi quel merveilleux ensemble d'acteurs ! Wotan, la figure centrale de cette immense épopée dramatique, certes l'œuvre la plus puissante et la plus imposante de Wagner, était confié à M. Antoon Van Rooy dont on connaît l'autorité, l'intelligence, l'émouvante expression scéniques. Autour de lui, parmi les principaux interprètes, citons : MM. Van Dyck (Loge-Siegfried), Bender (Fafner), Hensel (Siegfried), Zador (Albéric) ; M^{mes} Salzmann-Stevens (Brünnhilde), Maud Fay (Sieglinde), Kuhn (Fricka-Erda), etc. La direction de l'orchestre était confiée à M. Otto Lohse (Cologne) qui peut prendre rang parmi les grands chefs de l'Allemagne d'aujourd'hui. Quant à la mise en scène, elle est comme toujours à la Monnaie, éminemment suggestive.

Tout aussi brillantes, si moins profondes, furent les représentations de la troupe de Monte-Carlo amenant aussi ses propres décors qui constituent, comme on sait, l'une des merveilles du théâtre monégasque. Parmi les acteurs, Chaliapine surtout produisit par son jeu d'une intensité expressive inouïe, une sensation énorme particulièrement dans le *Mefistofele*, de Boïto. — *Le Vieil Aigle*, de M. R. Gunzbourg, directeur du théâtre de Monte-Carlo, pas plus que *Don Quichotte* de Massenet, (sur un original et délicat poème de Jean Lorrain) n'ont révélé quelque chose de particulièrement intéressant dans la musique dramatique nouvelle.

Il faut arriver à l'*Elektra* de R. Strauss pour avoir de la surprise, de l'inédit ! Je n'ai pas assisté à cette solennelle première en français vis-à-vis de laquelle les snobs n'auraient naturellement pas osé manifester la moindre réserve ! Aujourd'hui, on a surtout peur de paraître « retardataire ». Le succès extérieur fut grand ; j'aime à croire qu'il fut au moins sincère pour l'interprétation qui fut paraît-il excellente. (*Elektra* : M^{me} Cl. Friche ; Clytemnestre : M^{me} Croiza ; Oreste : M. Billot ; Aegisthe : M. Swolfs.) Voici, au reste, quelques lignes sur l'œuvre empruntées à la critique d'un musicien averti s'il en fut, M. Paul Gilson :

1^o *Sur le livret* : « M. von Hofmannsthal a condensé et modernisé les données antiques, et il y a ajouté quelques traits de son invention. Sa pièce n'était pas destinée à être mise en musique : on s'en aperçoit sans peine à la longueur des tirades et au développement excessif de certains dialogues. »

2^o *Sur la musique* : « Quant à la partition, c'est un digne pendant de *Salomé*, dont on retrouve les sonorités orchestrales changeantes et fantastiques et la forte caractéristique dramatique. Œuvre puissante, grandiose, écrasante, l'*Elektra* de R. Strauss marque le point culminant du drame lyrique moderne. A côté de ces fulgurances, toute la littérature musicale actuelle paraît bien pâle... La matière musicale des œuvres de R. Strauss est, pour beaucoup de « passages » absolument nouvelle.

Les sonorités sont maniées avec une hardiesse téméraire sans égale. C'est « épouvantablement beau » pour employer une expression de Berlioz — un auteur qui n'a pas été sans influence sur le développement artistique de R. Strauss — mais beau au sens dramatique, plutôt que purement musical. »

Pour ma part, je crois qu'avec cette *Elektra* « modern-style » ; nous sommes loin de l'harmonieuse beauté tragique dont Sophocle surtout sut animer ces figures de légendes en les créant pour l'éternité.

Quelques représentations de *Salomé* (avec Mary Garden) suivront celles d'*Elektra*, ainsi qu'une soirée consacrée au ballet russe.

MAY DE RÜDDER.

FRANCE

Lettre de Paris.

Paris a maintenant sa saison, comme Londres. Elle commence en mai et finit vers la mi-juin. Virtuoses du chant, du piano ou du violon, étoiles de toutes grandeurs se donnent rendez-vous dans notre capitale alors remplie d'étrangers : c'est le meilleur moment de l'année pour faire recette avec des programmes sensationnels, où, naturellement, le souci d'art véritable est laissé au second plan. On s'adresse exclusivement à un public de badauds.

Cette fois, la plupart des virtuoses en ont été pour leurs frais : la foule cosmopolite n'est pas venue à eux. Les riches Américains et les snobs parisiens se souciaient fort peu d'Ysaye et de Pugno ou de Mysz-Gmeiner. Ils n'avaient d'oreilles et d'argent que pour les représentations italiennes de la troupe du Metropolitan Opera de New-York. Tout le monde voulait avoir entendu Caruso, et l'on n'hésitait pas à payer de prix fabuleux la joie d'applaudir le premier ténor du globe.

Eh bien ! ne raillons pas trop ! Cette saison italienne fut extrêmement intéressante. Elle nous révéla des voix merveilleuses, celles de Caruso et du baryton Pasquale Amato, des artistes d'une rare perfection, comme M^{me} Destinn ou M^{me} Francès Alda, un chef d'orchestre extraordinaire, M. Toscanini, qui conduit tout par cœur avec une précision, une souplesse, une variété, une fougue dont nous n'avions pas depuis bien longtemps rencontré l'exemple. L'orchestre Colonne, qui était sous ses ordres, sonnait tout autrement que d'habitude. Il est bon qu'on vienne de temps en temps secouer nos traditions de correction un peu froide. Quelle vie, quelle chaleur dans ses exécutions, non seulement à l'orchestre, mais sur la scène ; les chœurs étaient admirables, les ensembles des solistes réglés d'une façon impeccable. Vraiment nous n'avons jamais cela à notre Opéra, et nous l'avons bien rarement à l'Opéra-Comique.

Dans ce répertoire italien qu'on nous a fait entendre, tout n'est pas excellent, il s'en faut : il y a même du détestable ; il n'y en a que trop. Mais quel beau tempérament de musicien que celui de Verdi ! Nous avons eu grand plaisir à réentendre deux ou trois pages

de son *Aïda* ! Le duo d'Amonasro et d'Aïda est un chef-d'œuvre. Le nocturne sur les bords du Nil est exquis. Mais les organisateurs de cette saison italienne ont été particulièrement bien inspirés en inscrivant à leur programme l'*Otello* et le *Falstaff*. Il est prodigieux qu'un compositeur se soit ainsi élevé vers la fin de sa vie tellement au-dessus d'un passé qui lui avait déjà valu tant de gloire. Le rôle d'Iago et une partie de celui de Desdémone sont d'une délicatesse et d'une justesse de touche, d'une pénétration psychologique qu'on n'aurait vraiment pas attendues d'un homme qui avait employé jusque-là tout son talent à écrire de la musique de mélodrame, au mauvais sens du mot. Quant à *Falstaff*, c'est un modèle de comédie musicale, qui n'a pas, que je sache, son pareil chez les Italiens, ni chez les Allemands, ni chez les Français.

À côté de la saison italienne, rien n'existe en ce moment à Paris. On essaye d'attirer quelques vieux messieurs en quête de sensations rares à une saison russe qui se donne à l'Opéra, et qui ne comporte que des ballets : c'est tout dire ! Et quels ballets ! La musique du *Carnaval* de Schumann orchestrée et adaptée à je ne sais quel scénario ! Quelle stupidité ! Ou bien les productions de deuxième ou de troisième ordre des musiciens russes c'est-à-dire la chose la plus assommante du monde !

L'Opéra prépare la *Damnation de Faust*. L'Opéra-Comique vient de nous donner une œuvre tout à fait charmante du musicien-poète qu'est Gabriel Pierné : *On ne badine pas avec l'Amour*. C'est exquis d'ingénuité, de candeur, de grâce et de subtile émotion. Malheureusement l'arrangement de la pièce de Musset ne vaut pas grand'chose. Et comment vaudrait-il quoi que ce soit ? Est-il possible de toucher à ce chef-d'œuvre de grâce, d'ironie, d'impressionnisme délicat et de subjective rêverie ?

La Société *Hændel* a fait entendre par deux fois au Trocadéro le *Messie* de Hændel avec un succès considérable et véritablement populaire.

Je tiens aussi à dire quelques mots du premier concert donné à Paris par une jeune chanteuse d'origine suisse, M^{lle} Alice Hofmann. C'était un récital de lieder choisis avec infiniment de goût et dans l'interprétation desquels M^{lle} Hofmann a fait preuve des plus rares qualités : une vive intelligence, une sensibilité très riche et très fine, une haute conscience artistique. J'ai surtout apprécié la façon dont la jeune cantatrice nous a dit quelques mélodies de Schubert et des *Chants du Harpiste* de Hugo Wolf. Je la félicite de laisser de côté dans l'œuvre de cet admirable Wolf toutes les bluettes un peu fades que ressassent les chanteuses allemandes, y compris M^{me} Mysz-Gmeiner, et d'aller droit aux pages les plus belles, les plus profondes, les plus émouvantes. Mais, malheureusement, ce ne sont pas ces grandes impressions-là que va chercher le public dans un récital : il veut entendre une chanteuse, c'est-à-dire une voix ; il ouvre l'oreille, mais non pas le cœur. Je souhaite à M^{lle} Hofmann le meilleur avenir, et j'ose le lui prédire.

Après cela, si vous le voulez, mes chers lecteurs, nous arrêterons pour cette fois notre entretien. Il fait si chaud que la plume me tombe des mains et que c'est à peine si j'ai le courage de signer encore

PAUL LANDORMY.

La Musique en Suisse.

Suisse romande.

Genève. Dans la salle de la Réformation, une foule immense était venue écouter la leçon publique de gymnastique rythmique et de solfège, donnée par M. Jaques-Dalcroze au profit de l'érection du monument Mathis Lussy. C'était doublement honorer la mémoire de notre éminent compatriote, mort il y a quelques mois seulement, et mettre en pratique les principes qu'il a si magistralement exposés dans ses beaux ouvrages sur le rythme et l'expression musicale.

Au début de sa leçon, M. Jaques-Dalcroze a dit en quelques mots le but de sa méthode, qui est de développer chez l'enfant l'équilibre des forces corporelles dans leurs rapports avec le système nerveux. L'enfant doit arriver à se connaître complètement pour acquérir une bonne santé physique et morale. Et passant de